strueux fut embarqué pour les Etats-Unis sur un navire de Boston, le *Sachem;* les deux frères, joints ventre à ventre, avaient la couleur de la peau et les traits des naturels de la race chinoise, avec le front moins large et plus élevé; la taille au-dessous de l'ordinaire. Leur ressemblance parut d'abord frappante, mais on remarqua ensuite de réelles différences. D'un article de Geoffroy Saint-Hilaire, inséré au *Moniteur* du 29 octobre 1829, nous extrayons ce qui suit :

« Ils sont attachés ensemble par un axe commun étendu des appendices xiphoïdes à l'ombilic. Les extrémités de ces cartilages sont soudées à la pièce unique et moyenne qui en résulte; en même temps qu'elle forme vers son centre le couronnement de l'axe d'union, elle y applique un point solide de résistance. L'écartement laissé entre les deux frères est là de 2 pouces; il l'est à la région ombilicale ou tout à fait inférieurement de 4, et la longueur de l'axe est de 5. Le surplus de l'axe d'union est formé par un épaississement de la ligne blanche, par la réunion de la partie subjacente des muscles superficiels du bas-ventre, et, en dernière couche, par la peau.

» Ces parties, même la portion commune du cartilage xiphoïde, jouissent d'assez de flexibilité pour que les deux frères puissent un peu s'effacer et s'établir d'équerre. Ce qui fut fait d'abord d'instinct, et pour leur plus grande commodité, a persévéré, et est devenu avec le temps une condition obligée et pratique. Ils peuvent chevaucher, c'est-à-dire s'élever l'un sur l'autre, mais dans une étendue très-restreinte. Toujours est-il que, versée de côté, leur situation s'est améliorée; les bouches ne se heurtent plus vis-à-vis l'une de l'autre; les visages, rejetés de côté, s'y maintiennent; leur station d'équerre donne lieu à une partie antérieure d'un côté et à une partie postérieure de l'autre. L'âge et l'habitude, fortifiant ces tendances, corrigent ainsi l'inconvénient le plus grave de leur situation originelle, lequel consistait à être fixés ventre à ventre et posés face à face.

» Cependant, ne pouvant que très-faiblement osciller sur leur axe, ils forment, en définitive, un seul groupe contraint d'agir comme une seule masse; aussi a-t-on observé que ce qui est résolu par l'un est immédiatement suivi par l'autre; ils n'est, dans le fait, qu'une seule volonté pour les mouvoir, le principe de ce vouloir étant, d'ailleurs, indifféremment dévolu à l'un ou à l'autre. Ainsi, ce que la pensée de l'un a conçu, l'autre frère est tenu de l'accepter, d'y obtempérer : celui-ci n'aurait pas de fait le temps de s'y soustraire, de se lancer dans un dessein contraire; ce n'est donc point qu'il y consente par un assentiment réfléchi, mais parce qu'il est entraîné dans les effets d'un trémoussement, qui le gagnent avec la rapidité de l'éclair. De là une heureuse harmonie plus instinctive que réfléchie; c'est une habitude créée et maintenue par la nécessité. »

Toutefois, le capitaine Coffin, commandant du navire qui les amena en Amérique, vit en mer, mais une seule fois, la mésintelligence troubler l'accord des deux frères; il s'agissait d'un bain froid que l'un refusa de prendre un jour, sous le prétexte de la rigueur de la saison. On les réconcilia aisément en leur faisant comprendre que l'un ne devait pas rechercher un plaisir qui pouvait être nuisible à l'autre. Gais et intelligents, les deux jeunes frères prêtaient, d'ailleurs, une grande attention à tout ce qui se passait autour d'eux et se montraient reconnaissants des moindres égards. Ils apprirent en fort peu de temps le jeu de dames et le jeu d'échecs. Fait curieux, on ne les entendit jamais se parler, bien qu'ils parussent se plaire à causer avec un jeune Siamois qui avait consenti à les suivre. L'intimité de la pensée rendait-elle inutiles les communications par le langage? Quoi qu'il en soit, dans toutes les occasions où il n'était point question de mouvements corporels, leur moi distinctif se manifestait : on les vit suivre chacun séparément une conversation avec deux personnes différentes, l'un s'expliquant par des signes et l'autre prononçant quelques mots d'anglais. Vifs, actifs et très-forts, ils couraient avec une facilité surprenante. Un jour qu'on les poursuivit en manière de récréation sur le pont du navire, ils rencontrèrent l'écoutille laissée ouverte, ce qui les exposait à tomber à fond de cale et à périr; mais ils n'hésitèrent point un instant et ils franchirent sans peine en sautant l'intervalle qui leur faisait obstacle. Portés ensemble, au même moment, au sommeil, ils mangent autant l'un que l'autre et remplissent au même instant toutes autres fonctions. Dorment-ils? vous les réveillez tous deux en touchant à un seul. Doués d'une santé robuste, leur physionomie est calme et douce; il y règne un air de contentement. Ainsi se trouverait réalisée la belle fiction de Montaigne : « Tous deux ne font qu'un et chacun est deux. » — « Leurs âmes, se demandait Geoffroy Saint-Hilaire, seraient-elles effectivement confondues par un mélange entier et universel, s'effaçant l'une dans l'autre? » Quoi qu'il en soit, après avoir parcouru les deux mondes et avoir acquis, en se montrant en public, une fortune assez considérable, les deux frères Chang et Eng qui, en 1866, faisaient encore partie des célébrités du musée Ingall à Philadelphie et figurèrent, en qualité de témoins, au singulier mariage de la géante de l'Iowa, du même musée, avec un dompteur de chevaux, Allemand de naissance, les deux frères se sont, dit-on, mariés à deux sœurs dans la Caroline du Sud, et auraient eu chacun neuf enfants! Plus tard, ces frères inséparables voulurent... se séparer. Un divorce était-il possible? Telle fut la question qu'ils se posèrent et qui alla jusqu'à occuper, en 1868, l'attention de l'Europe. Ils se rendirent d'abord à Edimbourg et y consultèrent le célèbre professeur Syme, qui, après un examen minutieux, déclara qu'une telle opération serait très-dangereuse pour leur existence. D'autres savants partagèrent cette opinion. Nos praticiens de Paris, que les jumeaux siamois virent ensuite, furent du même avis. Force leur fut donc de rester accolés l'un à l'autre; ils sont nés indivisibles, ils mourront de même.

Le bizarre accouplement de deux individus d'un même sexe a enrichi la langue d'une locution qui est d'une assez fréquente application. C'est ainsi que, pour mieux caractériser la collaboration inséparable de deux écrivains, on dit de l'un et de l'autre : « Ce sont les frères siamois de la littérature. » Cette appellation a surtout été appliquée aux deux frères Edmond et Jules de Goncourt, alors que la mort de l'un n'avait pu encore arrêter la commune production.

Frères prêcheurs (MÉMOIRE SUR LE RÉTABLISSEMENT EN FRANCE DE L'ORDRE DES), par H. Lacordaire (Paris, 1839, 1 vol. in-8°). Cette œuvre audacieuse est l'apologie de l'entreprise tentée par l'auteur et menée par lui à bonne fin. La Révolution française avait proscrit les ordres religieux, et, depuis, aucun gouvernement n'avait osé prendre sur lui de les rétablir officiellement. La Restauration et la monarchie de Juillet les toléraient, mais n'en reconnaissaient pas l'existence légale. Le génie de Lacordaire était de faire violence à son siècle. Il s'était emparé, pour réussir, d'un instrument respecté : cet instrument était la liberté. Il l'avait défendue dans l'*Avenir*. La liberté d'enseignement, que l'*Avenir* s'était donné pour mission de créer dans l'Etat au profit de l'Eglise, n'avait pas été obtenue. Evincé de ce côté, Lacordaire ne se rebuta point; il se fit dominicain. D'abord, on ne voulut pas croire qu'un disciple ardent de Lamennais se fût donné pour tâche de rendre à la vie active un ordre religieux irrévocablement compromis par l'inquisition. Mais on se trompait, et l'on comptait sans les ressources d'un esprit merveilleusement souple et apte à se servir des circonstances. « Mon pays, dit-il dans la préface de son livre, pendant que vous poursuivez avec joie et douleur la formation de la société moderne, un de vos enfants nouveaux, chrétien par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle de l'Eglise catholique, vient réclamer de vous sa part dans les libertés que vous avez conquises et que lui-même a payées (il avait été en prison). Il vous prie de lire le mémoire qu'il vous adresse ici. » On le lut, en effet, mais on ne fut pas convaincu : une odeur de sang était restée sur l'histoire de l'ordre de Saint-Dominique. Cependant Lacordaire réclamait un droit qu'on accorde à tout le monde, même quand ceux qui le réclament n'ont en vue que d'expoliter le public. « Ce qui est inexplicable, disait-il, c'est que quelques hommes, las des passions du sang et de l'orgueil, pris pour Dieu et pour les hommes d'un amour qui les détache d'eux-mêmes, ne puissent se réunir dans une maison à eux, et là, sans privilége, sans vœux reconnus de l'Etat, uniquement liés par leur conscience, y vivre à 500 francs par tête, occupés de ces services que l'humanité peut très-bien ne pas concevoir toujours, mais qui, dans tous les cas, ne font de mal à personne. » Sans doute; mais pourquoi avoir choisi l'ordre des frères prêcheurs? A cause de cette hardiesse de caractère qui consiste à braver le sentiment du siècle. Et puis Lacordaire était né pour l'enseignement, et les frères prêcheurs avaient été au moyen âge, durant les beaux jours de l'Eglise, ce qu'ont été depuis les jésuites et les oratoriens, un corps enseignant. Lacordaire imita d'ailleurs saint Paul prêchant aux gentils. Comme lui, il avait été hostile à l'Evangile; comme lui encore, il se trouve au milieu d'une société redevenue païenne. « Son génie est hardi comme ses voyages; *il sait les idées des peuples où il passe*, cite aux Athéniens leurs poëtes, interprète leurs inscriptions sacrées; il se fait *toutes choses à tous*, comme il le dit lui-même. Son symbole, c'est l'épée. »

Ce programme est celui de Lacordaire. Afin d'être comme saint Paul *tout à tous*, il est démocrate et libéral, parce que le XIXe siècle est démocrate et libéral. Son symbole est aussi une épée, le glaive de la parole.

Du reste, on a tort d'accuser les dominicains d'avoir trempé dans la guerre des Albigeois : « M. Hurter, président du consistoire de Schaffhouse, vient d'écrire la vie d'Innocent III, et il a consacré presque tout un volume au récit de la croisade contre les Albigeois. Le nom de Dominique n'y est pas même prononcé. »

Soit. Les dominicains étaient des prédicateurs. Ils ont prêché dans l'ancien et le nouveau monde avec succès. Ils ont enseigné avec éclat dans les universités; il est constant qu'ils ont eu des hommes illustres. Saint Thomas d'Aquin n'était pas le premier venu. On peut en dire autant de Savonarole, sur lequel Lacordaire n'insiste pas, mais avec qui on lui trouve plus d'une qualité commune. Ils ont donné à l'Eglise des artistes (le Dominiquin), des évêques en grand nombre, des cardinaux, des papes (saint Pie V), des saints et des saintes.

Ils lui ont aussi donné des inquisiteurs. « L'inquisition, dit l'auteur, est un tribunal établi autrefois dans quelques pays de la chrétienté par le concours de l'autorité ecclésiastique et de l'autorité civile, pour la recherche et la répression des actes qui tendent au renversement de la religion. » D'abord, suivant l'auteur, les dominicains n'ont point inventé l'inquisition. Dans tous les cas, ils ont été inventés pour la mettre en pratique. L'origine de l'ordre de Saint-Dominique coïncide avec l'origine de l'inquisition. Partout on voit des dominicains remplir les fonctions d'inquisiteurs. En Espagne, un seul d'entre eux, Thomas de Torquemada, dans l'espace de quelques années, fit brûler ou punir de peines infamantes plus de 80,000 individus. Les dominicains restèrent partout les ministres de l'inquisition jusqu'à la suppression de ce tribunal de sang. Ce sont des faits historiques constatés par un ensemble de documents qu'on ne détruira pas. Il y a même de la mauvaise foi à en disconvenir. « La religion, dit Lacordaire, étant le premier bien des peuples, les peuples ont le droit de la placer sous la même protection que les biens, la vie et l'honneur des citoyens. » Il est hardi de soutenir cette thèse; mais il est impudent de nier que les dominicains aient été les ministres ordinaires de l'inquisition.

Quoi qu'il en soit, Lacordaire crut faire acte de bon citoyen en rétablissant en France l'ordre des frères prêcheurs. Le succès, ou du moins la tolérance du pouvoir, a donné raison, dans une certaine mesure, à l'entreprise; mais, quoi qu'on fasse, le temps n'est point aux couvents; s'il en pousse de côté et d'autre comme des champignons sur un sol nouvellement déblayé, les mœurs n'en sont pas moins indifférentes à ces excroissances posthumes.

Frères de la côte (LES), roman publié en 1836 par Emmanuel Gonzalès. Doña Carmen, riche héritière, est en butte aux obsessions de don Ramon Carral, son tuteur, qui veut l'épouser pour devenir maître de sa fortune, et se plie à tous ses caprices dans l'espoir de captiver son cœur. Elle a peur des crocodiles; il les fait chasser par Joachim, un jeune pêcheur dont il fait attacher le père, Melchior, à un pieu pour attirer ces monstrueux sauriens. Le crocodile est tué; mais le vieux Melchior a reçu une blessure dont il meurt, en apprenant à son fils que son vrai nom est Bernard de Cossé, et qu'il a tué sa mère parce qu'elle a été la maîtresse de Gaston d'Orléans. Il n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pu réparer ses torts envers son frère Pétris, qu'il a traité jadis durement et qui s'est battu pour défendre son honneur. A ce moment suprême, entre le Léopard, chef des boucaniers redouté, qui se fait reconnaître pour Pétris de Cossé et offre sa protection à son neveu. Le jeune homme en a bientôt besoin; car doña Carmen ayant tué son tuteur, qui voulait user de violence envers elle, Joachim, amoureux de la belle Espagnole, l'aide à faire disparaître le corps, passe pour l'assassin et se réfugie au milieu des boucaniers, sous le nom de Montbars. Le Léopard, à la tête de ses vaillants aventuriers, et secondé par l'amiral Blacke, s'empare de l'île de la Tortue, et, lié par la charte-partie des boucaniers, adjuge à l'un d'eux doña Carmen comme esclave. Montbars joue pour gagner celle qu'il aime et perd jusqu'à sa liberté.

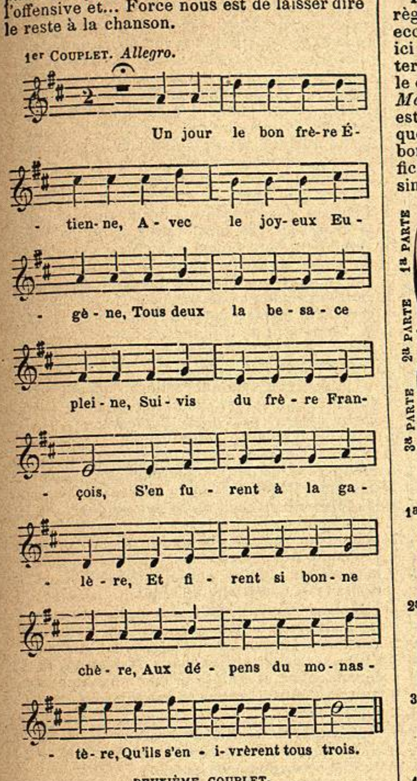
Esclave avec Carmen, il assiste aux luttes de la jeune fille contre leur maître commun, qui veut la forcer de se donner à lui, et parvient à s'échapper avec elle et le frère de don Ramon Carral, Fray Eusebio, moine fanatique, lâche et cruel. Pour le remercier de l'avoir délivré, Fray Eusebio veut livrer Joachim aux Espagnols; mais l'intervention de Margaret la seigneuresse vient le sauver. C'est une femme qui passe pour folle, et à laquelle les boucaniers attribuent superstitieusement un grand pouvoir. Le moine, furieux de voir sa proie lui échapper et désireux de venger la mort de son frère, dont Carmen s'est avouée coupable, les dénonce aux Espagnols. Pour sauver Carmen, Margaret trahit les boucaniers, qui sont massacrés dans un guet-apens. Le Léopard, échappé à la mort par miracle, va venger la mort de ses compagnons sur la seigneuresse, lorsqu'elle se fait connaître pour la femme adultère de Bernard de Cossé, et apprend que Joachim est son fils et que c'est elle qui l'envoie à la mort. De désespoir, elle s'enfonce un poignard dans le cœur, et le Léopard se fait arrêter pour rejoindre son neveu dans la prison. Il se sacrifie et marche au supplice à la place de Montbars endormi, que délivre le lendemain une bande de frères de la côte. Mais la fièvre jaune exerce ses ravages. Le boucanier enchaîné avec Joachim tombe foudroyé par cette horrible maladie, et ses frères, sans peur devant la mort pendant le combat, reculant devant une mort aussi terrible, n'osent le délivrer de ses chaînes. Seule, doña Carmen a le courage de dénouer les liens de son amant, et tous deux, respectés par le fléau, couronnent leur amour aux pieds des autels. Ce roman est un récit vif, animé, pittoresque de la vie des boucaniers, un tableau coloré de leurs mœurs tout ensemble loyales et sauvages. Le style répond au sujet; l'auteur avait chargé sa palette des couleurs les plus brillantes, et il a su les distribuer habilement, quelquefois même aux dépens de la correction du dessin et de la pureté des lignes.

Frère Alberigo, comédie de Machiavel, une de ces libres compositions dramatiques par lesquelles ce grand penseur se délassait de ses plus graves travaux. On la trouva dans ses papiers, sans titre spécial, et les anciennes éditions ne lui donnent que celui de *Comedia*. C'est assez dire qu'on ne connaît ni l'époque précise de sa composition ni si elle fut ou non représentée. Elle dut l'être, comme la *Mandragore*, le chef-d'œuvre de Machiavel en ce genre, non sur un théâtre public, mais devant cet auditoire choisi d'hommes de guerre et d'hommes d'Etat, de princes de l'Eglise même, qui, au XVe siècle, se plaisaient à ces représentations où la bouffonnerie va souvent jusqu'à la licence. *Frère Alberigo* est, comme donnée, tout aussi scabreux que la *Mandragore*. Un bonhomme, le vieil Amerigo, époux d'une jeune femme jusque-là vertueuse, et quittant, comme dit un personnage de la pièce, son pain blanc pour du pain bis, s'est mis en tête qu'il était amoureux de sa commère, la femme d'Alfonso. Il fait trotter sa servante et la harcèle sans cesse pour obtenir, par son entremise, un rendez-vous. D'un autre côté, la servante est tout aussi pressée par un religieux, frère Alberigo, qui convoite la jeune femme du vieux fou. Placée entre ces deux amoureux, Margarita ne sait où donner de la tête et fait à chacun d'eux des réponses évasives, prétendant avoir parlé aux deux femmes, mais n'en ayant encore rien fait. La femme d'Amerigo, Catharina, s'aperçoit de la folie de son mari et querelle la servante; celle-ci trouve l'occasion bonne de lui déclarer l'amour du frère comme moyen de vengeance; mais avant tout il faut berner le mari. Le religieux obtient les clefs de la maison du compère Alfonso, qui habite momentanément ailleurs, et y fait porter de quoi souper. D'un autre côté, la servante prévient son maître qu'elle a enfin obtenu un rendez-vous pour lui et lui montre les clefs. Le bonhomme est au comble de la joie. On devine que celle qu'il trouvera dans la maison du compère, c'est sa propre femme, installée là depuis le matin avec frère Alberigo. Au moment où il croit que l'étoile du berger se lève, il reconnaît sa femme et est assailli par le plus grand torrent d'injures qui soit jamais tombé sur la tête d'un homme. Frère Alberigo, en homme habile, raccommode les deux époux, et l'on mange ensemble le souper de la réconciliation. C'est comme un conte de Boccace, dialogué avec cette finesse, cette pointe d'esprit et cette liberté de langage et de mœurs qui distinguent toutes les comédies de Machiavel.

Frère et la sœur (LE), drame de Gœthe (1776). La donnée de ce petit ouvrage est très-délicate et demandait, pour être traitée une grande sûreté de main. Un jeune marchand a recueilli une petite fille, et, pour l'élever sans exciter la malveillance, il la fait passer pour sa sœur. Quand elle devient jeune fille, il sent qu'il l'aime profondément, et Marianne elle-même, tout en se croyant sa sœur, ne peut fermer son cœur à des sentiments plus tendres. Demandée en mariage par Fabrice, un ami de son frère, elle accepte d'abord, comme devait faire une jeune fille désireuse de devenir femme et habituée à regarder avec envie les enfants de ses voisins; mais bientôt elle se ravise, elle se rend compte du sentiment qui l'attache à Guillaume, et elle repousse toute idée de mariage. Elle ne saurait vivre loin et en dehors de son frère. Pourquoi Guillaume ne lui révèle-t-il pas tout de suite la situation? Marianne a encore pour Guillaume un autre charme : c'est qu'elle est la fille d'une femme qui a été sa maîtresse, et qu'il voit renaître dans la fille l'image de la mère. Ce mélange de sentiments produit un certain malaise pour le lecteur. Enfin, Guillaume se décide à tout faire connaître à son ami Fabrice, et il épouse Marianne. M. Xavier Marmier admire beaucoup cette pièce, malgré ce que ses ressorts ont de singulier. « C'est une des plus simples qui aient jamais été écrites, dit-il; trois personnages, deux jeunes gens aussi honnêtement, aussi timidement amoureux l'un que l'autre; une jeune fille candide, sœur de toutes ces chastes et pures jeunes filles dont Gœthe, Schiller et quelques autres poëtes allemands ont si bien dépeint les traits gracieux. Point d'intrigues point d'action, point de brusques et violentes péripéties. Ce n'est rien et c'est charmant. Ce n'est ni un drame ni une comédie. C'est un je ne sais quoi, une de ces délicieuses choses que l'on aime et que l'on ne définit pas; une passion de la vie intime, arrangée le soir au coin du feu; un tableau de genre nuancé avec un art exquis. » Gœthe écrivit cette pièce en 1786, pour le théâtre de Weimar, dont il venait d'accepter la direction. Après les grandes œuvres qui avaient si longtemps et si fortement préoccupé sa pensée, après *Gœtz de Berlichingen*, *Egmont*, *Faust*, cette jolie scène de famille ne dut être pour lui qu'un agréable délassement. Cette pièce n'a jamais été traduite en français, et ne jouit en Allemagne même que d'une médiocre réputation; elle est trop délicate pour être à la portée de toutes les admirations.

Frère Étienne. Rabelais signerait cette chanson, où le franc parler gaulois rit à ventre déboutonné. Frère Etienne sort de l'abbaye de Thélème. Il y rentre plutôt, car les moines affamés, qui appellent sa venue à grands cris, sont les dignes descendants des moinillons du père de *Gargantua*. Quelles belles capacités abdominales! quels appétits dévastateurs! Il semble, en lisant les 4e, 5e et 6e strophes, voir les yeux briller, les dents s'aiguiser, les gosiers s'ouvrir. Aussi le châtiment réservé à Etienne pour sa trahison paraît-il légitime. Mais le narquois n'attend pas l'attaque; il prend, en habile général, l'offensive et... Force nous est de laisser dire le reste à la chanson.

1er COUPLET. *Allegro.*



DEUXIÈME COUPLET.

Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs confrères,
S'en donnent jusqu'au menton;
Puis, ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Du corps battant les murailles,
Regagnèrent la maison.

TROISIÈME COUPLET.

Le portier, qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres.
« Bon! dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savants?
Je me passe bien de lire;
Mais, pour chanter, boire et rire
Et tricher la tirelire,
Bon! à cela je m'entends! »

QUATRIÈME COUPLET.

Au réfectoire on s'assemble :
Vieux dont le râtelier tremble
Et les jeunes tous ensemble
Ont un égal appétit.
Mais à fortune ennemie
Est bien fou qui se confie!
C'est ainsi que dans la vie
Ce qu'on croit venir nous fuit!

CINQUIÈME COUPLET.

Arrive frère Pancrace
Faisant piteuse grimace,
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger.
A son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du dîner.

SIXIÈME COUPLET.

« Bon! répond son camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde,
Sinon je prends la cocarde
Et me ferai Prussien.
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse,
J'y consens; mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien! »

SEPTIÈME COUPLET.

« Resterons-nous donc tranquilles
Comme de vieux imbéciles?
Répliqua père Pamphile.
Oh! pour le moins, vengeons-nous!
Prenons tous une sandale,
Et sans craindre le scandale,
Allons battre la cymbale
Sur les fesses de ces loups! »

HUITIÈME COUPLET.

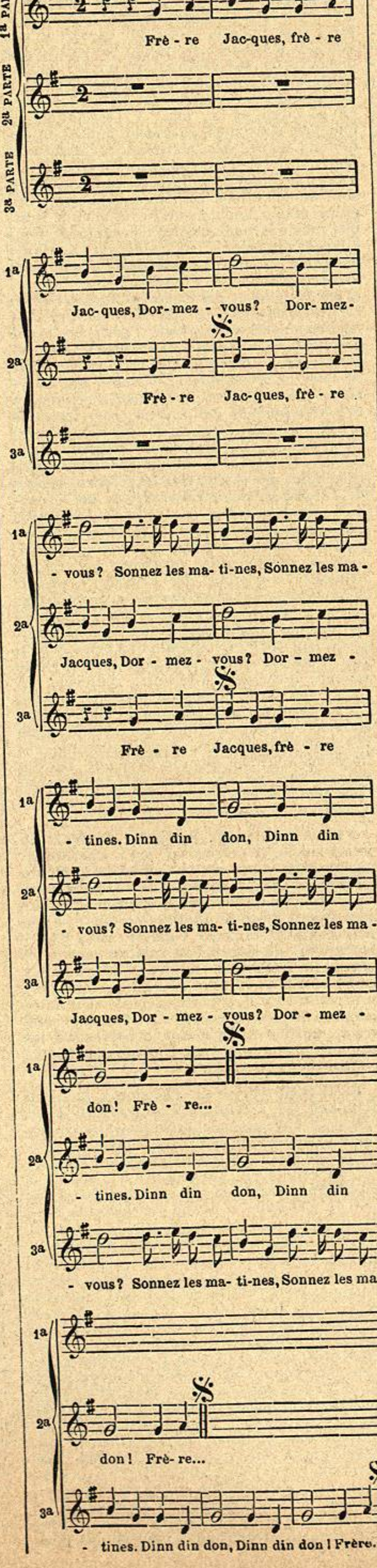
Chacun ayant pris son arme
Fut partout porter l'alarme.
Mais, au milieu du vacarme,
Frère Etienne fit un p...,

Mais un p.. de telle taille,
Que jamais, jour de bataille,
Canon chargé à mitraille
Ne fit un pareil effet!

NEUVIÈME COUPLET.

Ainsi finit la mêlée;
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou;
Tandis que le frère Etienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.

Frère Jacques. Le canon musical a des règles non moins inflexibles que les canons ecclésiastiques. Nous ne renouvellerons pas ici la définition donnée en son lieu de ce terme harmonique; nous citerons seulement le canon le plus simple et le plus connu : les *Matines du frère Jacques*. Tout vieux qu'il est, il n'en a pas moins son charme mélodique; c'est franc et loyal comme un verre de bon vin de Bourgogne. Tant pis pour les difficiles qui haussent les épaules devant cette simplicité primitive.



FRERE (John HOOKHAM), poëte et diplomate anglais, né en 1769, mort à Malte en 1846. Il fit à Eton de brillantes études. Il était encore sur les bancs de l'école lorsqu'il traduisit le remarquable chant de guerre, sur la victoire d'Athelstan à Brunnenburg, de l'anglo-saxon du Xe siècle en anglo-normand du XIVe. A la même époque encore, en collaboration avec Canning et Robert Smith, il publia et conduisit jusqu'au quarantième numéro un journal hebdomadaire, intitulé le *Microcosme*. Frere entra au Parlement en 1796, succéda à Canning comme sous-secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères en 1799, et fut ministre plénipotentiaire en Espagne en 1818-1819. Il remplit ensuite diverses autres missions diplomatiques en Portugal et en Prusse, et, pendant ses loisirs, fit de nombreuses traductions du grec et de l'espagnol. Ses paraphrases étaient si remarquables que le professeur Wilson n'hésite pas à placer Frere sur le même rang que Coleridge, les regardant tous deux comme les plus parfaits versificateurs du temps. En 1817, il publia, sous le titre de : *Prospectus et spécimen d'un poëme national projeté par Whistlecraft* (appelé aussi les *Moines et les géants*), un poëme resté célèbre, qui retrace, sous un point de vue léger et satirique, les aventures du roi Arthur. Dans son *Beppo* et son *Don Juan*, lord Byron a pris pour modèle immédiat le rhythme particulier et la sarcastique plaisanterie de cette œuvre originale. Frere collabora à l'*Antijacobin*, avec Canning, Ellis et Gifford, et fut l'un des fondateurs de la *Quarterly Review* de Londres. Longtemps avant sa mort, il s'était établi à Malte, où il recevait du gouvernement une pension comme récompense de ses services diplomatiques.

FRÈRE (Edouard-Benjamin), littérateur et bibliographe français, né à Rouen en 1797. Il exerça pendant plusieurs années la profession de libraire, puis devint secrétaire archiviste de la chambre de commerce de sa ville natale. M. Frère est membre de l'Académie de Rouen, de la Société des bibliophiles normands, de la Société des antiquaires de Londres, etc. Indépendamment d'un assez grand nombre de notes et de notices historiques, archéologiques, bibliographiques sur la Normandie ancienne, on lui doit plusieurs ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Voyage historique et pittoresque de Paris à Rouen et de Rouen à Paris sur la Seine* (1837, in-18), avec cartes; *Guide du voyageur en Normandie* (1844, in-18), avec cartes et gravures; *De l'imprimerie et de la librairie à Rouen dans les XVe et XVIe siècles* (1843, in-8°); *Manuel de bibliographie normande* (1858-1860, 2 vol. in-8°), son ouvrage capital. On y trouve l'indication des ouvrages concernant la Normandie, depuis l'invention de l'imprimerie; des notices biographiques et critiques sur les écrivains normands et sur ceux qui ont écrit sur cette province, enfin des recherches sur l'histoire de la typographie en Normandie. Depuis lors il a publié : *Des livres de liturgie de l'Eglise d'Angleterre imprimés à Rouen au XVe et au XVIe siècle* (1867, in-8°); *Une séance de l'Académie des palinods en 1840* (1867, in-8°), etc.

FRÈRE (Charles-Théodore), peintre de genre français, né à Paris en 1815. Elève de Roqueplan, il débuta en 1834, et ce début ne fut pas très-brillant. L'année suivante, son *Ecurie du Loiret*, au lieu d'indiquer un progrès, semblait révéler, au contraire, de faibles dispositions pour la peinture. L'auteur, il est vrai, fort jeune encore, pouvait ignorer sa voie. Le hasard, ou peut-être l'instinct qui pousse l'artiste dans le domaine où doivent s'épanouir ses facultés, le conduisit en Orient. C'est l'Algérie qu'il visita d'abord; c'est là qu'il fit ses premières études, c'est là qu'il trouva ses premières inspirations. Puis il entra dans le désert, où l'attendait la révélation de son propre talent. Ce sable rouge brûlé par des rayons de feu que traverse en chantant le chamelier, où serpente pittoresque et bizarre la longue file des caravanes, c'est comme la patrie de cet artiste. L'Egypte et l'Arabie n'eurent plus bientôt de secrets pour lui. Fouillant avec bonheur dans les moindres accidents de ces paysages nouveaux, il sut en voir le côté pittoresque. Ces types, ces costumes, ces chameaux, ce soleil, ces maisons, ces arbres, il n'en fait point des poëmes splendides, à la Decamps; il les voit tels qu'ils sont et les dessine naïvement, sans prétention, avec une bonhomie qui fait plaisir. Mais cette observation s'adresse seulement à ses meilleures productions, à celles qui ne sont guère plus que de simples études sur nature; car il faut juger autrement ses tableaux. M. Théodore Frère, en effet, est bien inférieur à lui-même quand il se livre à la composition, et surtout quand les figures sont le motif principal de ses tableaux. Cet écueil, il l'a senti dangereux sans doute, car il l'a souvent évité. Il faut lui reprocher néanmoins l'*Assaut de Constantine*, auquel il avait assisté, ce qui ne lui a servi de rien. Voir, ce n'est pas pouvoir : il faut encore une certaine science du dessin pour mettre quelque charme en un sujet si désagréable par lui-même, et le dessin n'est pas précisément le plus beau côté du talent de M. Frère. C'est pour cela que ses morceaux vraiment réussis ne dépassent jamais les petites proportions, qui seules permettent d'escamoter la forme, comme on dit à l'atelier.

Néanmoins, ces qualités et ces défauts, parfaitement homogènes, constituent réunis un talent véritable qui fut apprécié dès qu'il se manifesta, c'est-à-dire vers 1840. L'artiste, après quatre années de séjour en Orient, venait de rentrer à Paris, ses cartons pleins d'études, de projets, de souvenirs. Il exposa successivement : le *Faubourg Bab-Azoum*, la *Fontaine Bab-el-Oued*, le *Marché de l'Arva*, la *Caravane au gué*, etc., qui allèrent prendre place dans les meilleures galeries. La *Halte d'Arabes* fut surtout remarquée parmi les toiles de cette première période. Cette dernière peinture, exposée en 1850, valut un succès à l'auteur; elle fut achetée par l'Etat.

En 1855, la *Mosquée à Beyrouth*, une *Rue de Constantinople*, un *Bazar à Damas*, une *Cour à Tauthat* vinrent donner à M. Théodore Frère une véritable notoriété parmi les peintres de l'Orient. Le progrès, depuis le Salon de 1850, n'était pas grand toutefois, et les idées se répétaient. Les thèmes étaient abondants, mais peu variés. On en fit l'observation alors pour la première fois. Les salons qui ont suivi ne l'ont pas détruite, au contraire. Ainsi, en 1857, les *Pyramides de Gizeh*, la *Halte à Girgeh*, le *Harem au Caire*, les *Anes et âniers au Caire* (1859), ne sont que les variantes de sujets déjà traités. Il en faut dire autant de la *Halte du soir à Minieh*, du *Restaurant arabe*, de la *Fête chez un uléma*, exposés en 1861, et de presque toutes les peintures qui forment l'œuvre de l'artiste qui nous occupe. Aussi la vogue, qui avait salué son entrée dans la carrière, s'est-elle fort amoindrie depuis dix ans. Nous voudrions pouvoir dire qu'il y a de l'injustice dans cette indifférence; mais le public, ici, juge très-sainement. On peut lui plaire un instant, à ce bon public, par le charme de la surprise, par l'attrait du nouveau; mais, pour se l'attacher solidement, il faut lui montrer un talent renouvelé par une incessante variété, et ce mérite manque totalement à M. Frère. Mais si l'enthousiasme ne groupe plus, comme autrefois, les amateurs devant ses tableaux, il ne faut pas oublier cependant qu'il a eu de bonnes inspirations; que sa palette, hardie et brillante parfois, a su nous dire cet Orient aux couleurs flamboyantes, aux brutales harmonies; que, tout émues d'une poésie suave, les scènes charmantes de ses meilleurs tableaux lui vaudront une place honorable parmi les peintres de l'école moderne. Nous citerons encore de lui : l'*Ile de Philoé*, en Nubie; le *Café de Galata*, à Constantinople (1865); la *Prière du soir;* une *Noce arabe au Caire* (1866); *Caravane de la Mecque; Ruines de Palmyre* (1868); le *Simoun;* le *Théâtre de Karagheuz* (1869), etc.

FRÈRE (Pierre-Edouard), peintre de genre français, frère du précédent, né à Paris en 1819. Elève de Paul Delaroche dès 1836, les traditions de cet atelier l'entraînèrent d'abord vers la grande peinture, et il entra même à l'Ecole des beaux-arts. Mais la trempe de son tempérament fantaisiste ne pouvait lui laisser ignorer longtemps sa véritable voie. Le peu de sympathie qu'il éprouva, d'ailleurs, pour les enseignements de l'école lui firent abandonner bien vite ce milieu qui n'était pas le sien. Confiant en son étoile, il osa se livrer à ses propres inspirations, à un âge où l'on n'est pas même un élève habile. Il n'eut pas à se repentir de sa témérité, puisque le Salon de 1843 lui donna raison. On s'émut, dans le monde des artistes et du journalisme, de la finesse charmante, de la naïveté sincère qui régnaient déjà dans ces petites scènes intimes pleines d'observation et d'humour. Il y avait, en effet, dans cette exposition, qui ouvrit au jeune maître la brillante carrière dont il a parcouru maintenant la première moitié, ce *Petit gourmand*, ce *Petit saltimbanque* popularisés par la gravure et qu'on se rappelle avec tant de plaisir. Ces types, néanmoins, n'avaient pas encore les finesses étranges, imprévues de ceux qui lui ont valu depuis la notoriété dont il jouit parmi les maîtres de l'école moderne. Ainsi, ils sont très-inférieurs, au point de vue de l'originalité et du sentiment, à l'*Atelier*, au *Tonnelier*, à la *Tricoteuse*, à la *Cuisinière*, à la *Poule aux œufs d'or*, etc., qui furent exposés de 1843 à 1853. Et ces morceaux ne font pas connaître encore tout le talent de M. Edouard Frère; il s'en faut, car ce n'est guère qu'en 1855 qu'il se révéla dans toute sa puissance. Il nous semble entendre encore le murmure flatteur des groupes attentifs qu'on voyait à toute heure devant la *Petite pourvoyeuse*, le *Vendredi saint*, le *Dîner*, la *Leçon de lecture*, *Jeune femme peignant*, qui réunissaient en nuances très-variées tout ce que l'auteur avait montré jusqu'alors de verve, de malice, de naïveté, de science et d'humour. Le succès fut éclatant. Le gouvernement s'associa à cette vogue rapide et envoya la croix d'honneur au peintre déjà illustre. L'artiste eut le rare bonheur de n'être pas grisé par les manifestations exagérées de ce succès, mérité d'ailleurs; et, sans se prendre pour un génie infaillible, il se mit à travailler encore. Ses efforts nous montrèrent bientôt que la plus haute expression de sa personnalité n'était pas, ainsi qu'on le croyait, dans les compositions excellentes de 1855. En 1857, en effet, la *Toilette du dimanche* et le *Balayeur* vinrent apprendre même à ses fanatiques admirateurs qu'il avait